

DISCOURS DE JEAN-CLAUDE CASANOVA
PRESIDENT DU JURY DU PRIX GUIZOT

Madame la Présidente, Mesdames, Messieurs,

Au nom du jury que j'ai l'honneur de présider, je dois expliquer brièvement pourquoi nous avons proposé que le sixième prix Guizot soit attribué à Simon Leys, à Pierre Ryckmans donc, pour son dernier livre *les Naufragés du Batavia* et pour l'ensemble de son œuvre. Ce genre d'explication est habituellement facile à donner parce que les jurys, dit-on, sont savants et perspicaces et parce que les auteurs qu'ils couronnent méritent toujours les trophées qu'on leur décerne.

L'embarras que j'éprouve naît de mon étonnement. Vous n'êtes pas un auteur académique (bien que vous apparteniez à l'Académie Royale de Belgique où vous avez succédé à l'immense Simenon) ni un auteur officiel – vous avez dit sur la Chine le contraire de ce que disaient les officiels (ministres ou ambassadeurs), ni un auteur conformiste puisque vous avez fustigé les modes et les illusions.

Comment vous classer alors, car vous appartenez certainement à une école qui dérange les académiques, les officiels et les conformistes. Laquelle ? Celle des écrivains discrets, lucides, indignés, en définitive celle des moralistes, c'est-à-dire de ceux qui déchiffrent les mystères de l'âme humaine pour tenter de la consoler ou de l'éduquer. Je jette donc ces quatre termes pour essayer d'expliquer notre choix.

Les écrivains discrets d'abord. Ce sont les écrivains qui souhaiteraient s'adonner paisiblement à la plus haute réflexion, à la science, à l'écriture, comme vous l'avez fait pour la peinture classique chinoise, ou en traduisant et en commentant Confucius, en composant aussi cette admirable anthologie des écrits sur la mer, et de bien d'autres façons. Ils veulent, sans prétention, faire profiter leurs contemporains de leur science, de leur goût, de leur

culture, avec discernement dans l'admiration et avec talent quand, comme vous, ils possèdent d'admirables qualités d'écriture.

Discrétion et dilection. Ces deux mots vont ensemble, discernement et talent également. Vous voilà dans la catégorie de ces auteurs que l'on rejoint toujours avec plaisir comme les plus agréables compagnons, Montesquieu disait dans une phrase que l'on peut discuter : « il n'y a pas de chagrin qu'une heure de lecture n'ait pu consoler » . Peut-être avez-vous consolé quelques chagrins, certainement vous avez peuplé beaucoup de loisirs.

Mais vous êtes un écrivain lucide. Vous voyez le monde comme il est, et donc la méchanceté du monde. Vous l'avez dit hier soir, deux choses vous frappent, et ce sentiment devrait être partagé : le mystère du mal et la beauté du monde.

Pour le premier point le XXème siècle est gâté. Surtout quand on est sinologue et quand on a vécu en Chine dans les années soixante. A cette occasion, vous allez entrer alors dans la catégorie des écrivains dont la lucidité sera exemplaire. Compagnie réduite si on la compare à celle des écrivains qui se trompent, qui se trompèrent, par exemple, sur les tyrannies totalitaires du XXème siècle et qui ont célébré Hitler, Staline, Mao, Castro, catégorie à laquelle appartiennent André Malraux et Jean-Paul Sartre. Compagnie réduite donc que la vôtre mais vous y trouvez en bonne compagnie, Georges Bernanos, Albert Camus ou George Orwell, que vous admirez profondément, le chinois Lu Xun ainsi que quelques autres encore. Le trait commun à ces écrivains n'est pas seulement leur talent et leur lucidité, leur réflexion profonde sur le mal, c'est l'indignation qu'ils éprouvent. Indignation qui ne naît pas simplement de l'horreur qu'on éprouve devant la cruauté et la méchanceté des hommes, mais que suscite aussi le mensonge devant les drames, l'illusion délibérée et volontaire, l'indignation qu'on éprouve quand on voit des hommes dissimuler la vérité par crainte, par complaisance ou par fanatisme. En propageant le mensonge, ces hommes sont devenus les complices des monstres totalitaires, en se prosternant devant des tyrans, ils ont abdiqué toute dignité et ne peuvent recueillir que le mépris de leurs contemporains.

Je vais lire un passage de vous :

« Académiciens astucieux, politiciens en vacances, dominicains en délire, dames patronnesses de la révolution, gurus sexologues, marchands de pommade, prophètes,

diplomates retraités, grands couturiers, que sais-je ? Quiconque croit être quelqu'un à Paris s'est senti dans l'obligation, à l'un ou l'autre moment de sa carrière, de nous livrer les visions que lui avait inspirées le rituel pèlerinage à Pékin... Mais il serait sans doute vain de chercher à pourfendre ces gens-là : comme les vagues de l'océan qui renaissent de leur défaite même, c'est leur inconsistance qui les rend indestructibles ». J'ai choisi une phrase particulièrement douce de vos écrits polémiques.

On pourrait s'amuser à désigner ceux que avez épinglés : tel académicien, doublement académicien, tel professeur au Collège de France, tel philosophe ou plus exactement tel « nouveau philosophe », tel sinologue, tel ambassadeur. Fustigation légitime, courageuse, bienfaisante.

J'appartiens à une génération pour laquelle *les Habits Neufs du Président Mao* ont retenti comme un coup de tonnerre. C'est René Viénet, qui est parmi nous, qui les avait édités. On disait à l'époque tant de sottises, on acceptait tant d'horreurs : votre livre a soulagé ceux qui s'indignaient et qui ne pouvaient parler. Au nom des silencieux vous avez dénoncé la Maolâtrie, comme l'avaient fait en leur temps ceux qui dénonçaient le communisme soviétique et vous figurerez, dans les futures anthologies, parmi ceux très rares qui ont dit la vérité et dénoncé le totalitarisme, certainement auprès de George Orwell que vous aimez mais en compagnie aussi de quelques autres comme Boris Souvarine, ou Albert Camus. Cette indignation morale que vous avez éprouvée et magnifiquement exprimée donne à votre témoignage et à votre œuvre, une grande portée politique.

Cette indignation repose avant tout sur le respect que vous éprouviez pour les Chinois. L'amour de la Chine devrait en effet commencer par le respect de ses habitants. Ceux qui leur manquaient de respect étaient les dirigeants criminels de leur pays, mais aussi, et d'une certaine façon plus encore et qui nous concerne, leurs complices intellectuels et politiques en Occident.

Ce qui me conduit au dernier terme que j'ai retenu. Il faut vous classer, ai-je dit, parmi les moralistes de langue française, dont je n'ai pas besoin de dire les noms et qui sont l'honneur de ce pays. Guizot bien sûr admirait ces moralistes, parce que chez les Réformés français, en raison de l'histoire, le jugement libre, indépendant et courageux pour dénoncer l'injustice a toujours été admiré et encouragé. Le prix qui porte le nom de Guizot devient, de

ce fait, encore plus légitime pour vous. Si on doit vous classer parmi ces moralistes, c'est parce que votre indignation, nécessairement contingente, va donner à votre œuvre une valeur permanente et universelle. Du drame historique vous nous conduisez à la méditation sur l'humanité, sans emphase, grâce à votre discrétion, avec une justesse de ton qui fait mieux mesurer la profondeur de vos réflexions. Dans *Protée* qu'a édité Georges Liébert et que je relisais hier, en parlant de Cervantès qui admirait secrètement Don Quichotte, vous écrivez « Les gens qui réussissent sont ceux qui savent s'adapter à la réalité. En revanche, ceux qui persistent à vouloir élargir la réalité aux dimensions de leurs rêves échouent. Et c'est pourquoi tout progrès humain est dû, en définitive, aux gens qui échouent. » Voilà une phrase digne de nos moralistes. Si je peux me placer dans leur tradition, je dirai que ceux qui n'échouent pas, en définitive, sont ceux qui ne se satisfont pas du monde tel qu'il est.

Disons, simplement, pour conclure, que lorsque les jurys choisissent des écrivains qui ne sont ni académiques, ni officiels, ni conformistes, ils renoncent certes aux grandeurs d'établissement, mais pour célébrer comme il convient, selon l'expression de Pascal, les vraies grandeurs qui sont de l'ordre de la morale, de l'art et de la vérité.

*

* *